

PARABOLE

La parabole est un texte étrange dont on atténue parfois l'étrangeté pour en faire une sorte de fable. Cependant, pour l'homme, l'étrangeté est la qualité même de Dieu, celle de l'amour aussi.

Le mot grec *parabole* nous vient des évangiles, Jésus, dit-on, ne *parlait aux foules qu'en paraboles* pour qu'elles n'entendent pas et ne comprennent rien. Cela paraît terrifiant, mais la *foule*, ce tas d'individus ignares, est l'opposé du *peuple*, elle entend les mots échangés sans saisir leur résonance profonde, il lui manque la culture.

Mais les membres du peuple de Dieu viennent forcément des foules incultes de ce monde. Cela est vrai pour toutes générations. L'évangile, qui le sait, ajoute qu'en privé le Seigneur *expliquait tout à ses disciples* (Mc 4,33-34). Aujourd'hui, Jésus ressuscité continue de « parler » aux disciples : ils quittent la foule, s'ouvrent au Verbe divin et entrent dans la fraternité universelle que demande l'Évangile.

La fonction de toute parabole est de lancer (*bole*) à la cantonade un récit à deux faces contradictoires (*para*) d'où l'aspect irrationnel de l'histoire racontée. Le récit énigmatique fait parler et introduit l'esprit dans la vérité entière. La parabole (qui se tient au-dessus des mots) ne décrit pas, ne juge pas, ne prend pas position, elle permet de prendre du large, de monter vers le ciel. La parabole introduit échange et liberté dans les lieux de foi où la Parole de Dieu s'écoute en méditant l'énigme qui vient d'ailleurs.

Parabole : le chapelet autour du cou

Écoutez cette parabole et goûtez le mystère !

« En ce jour là, dimanche de la Trinité, des jeunes de treize ans entrent dans une église de campagne. Les cloches sonnent à la volée pour la messe dominicale. Ces adolescents ont marché une bonne dizaine de kilomètres en pensant à leur Profession de foi prochaine. Fatigués par la route, ils viennent s'asseoir sur les chaises vides des premiers rangs, filles plutôt devant, garçons plutôt derrière. De nombreux parents accompagnent leurs enfants pour une *remise de la Croix* qui a bien sa place en une eucharistie.

Les jeunes, en file, avancent vers le prêtre qui remet à chacun, non pas une croix suspendue à une corde comme on le fait d'habitude, mais un magnifique chapelet blanc. L'objet de prière est mis au cou de l'accueilli comme un collier de bienvenue. La scène a belle allure, mais pourquoi un chapelet en guise de croix ? Le prêtre a certainement expliqué la chose, mais les micros sont si mauvais dans cette église que *la foule* n'entend rien comme l'évangile l'avait prophétisé. Tout est normal ! ».

Pourquoi un chapelet ? Certes l'outil de prière porte la croix du Christ, mais sa fonction première est de compter les Pater et les Ave récités à plusieurs pour le bon déroulement d'une prière commune.

Depuis la nuit des temps, en toutes les religions, le chapelet est un objet de croyance qui accompagne la répétition de mots essentiels à la foi comme le réalisent les trois *kyrie* successifs de la messe. Au treizième siècle, l'Église d'Occident reprit l'idée, mais la transforma radicalement. Il ne s'agissait plus de lancer à Dieu un cri répété (*kyrie, kyrie, kyrie...*), mais d'introduire des gens peu cultivés dans une prière d'ensemble. De ce fait, le chapelet catholique est plus complexe que celui des autres religions. L'*Ave-Maria* commence par associer les priants à l'ange Gabriel (Lc 1,28) pour, en finale, unir ces orants à la Vierge Marie en toute leur existence jusqu'à l'heure de leur mort.

Aujourd'hui encore, grâce au chapelet, des gens simples, en public et en privé, se lient à Marie et s'incorporent sans le savoir dans une théologie de l'existence chrétienne. De cette façon, la vie en Christ se réalise dans le temps de nos vies bien au-delà de l'espace religieux. À la fin du second siècle, Tertullien rappelait cette primauté du temps vécu sur l'espace religieux dans la tempête des persécutions : *On ne naît pas chrétien, on le devient* (Apologétique XVIII,4).

Une telle pédagogie, fondée sur la répétition de mots dans tous les moments de l'existence, était adaptée à l'esprit religieux qui a longtemps régné dans la chrétienté occidentale.

Jadis, tout le monde ou presque allait à la messe et priait¹. Aujourd'hui, les familles pratiquent peu la prière chrétienne, encore moins l'écoute d'une Parole biblique délaissée. Et quand le don de soi, que symbolise la Croix du Christ, n'est plus fondé dans la prière, le peuple de Dieu redevient la foule inculte du bord de mer (Mc 4,1).

La rupture des treize ans

À cet âge, bien des jeunes, ont dans leur tête déjà quitté la religion qu'ils imaginent être celle de leurs parents. L'adolescence les oblige à avancer. En effet, un peu avant treize ans, le temps surgit et envahit l'esprit du jeune lui soufflant la délicieuse sensation d'une « liberté » qui lui fait peur. L'enfance s'éloigne avec ses dieux que le jeune devra un jour délaissier. Voilà comment, au tournant des treize ans, le peuple de Dieu redevient une foule ignorante, il ne sait pas, il ne sait plus que la prière biblique est la culture essentielle de toute foi en *Christ*².

La profession de foi semble libérer, comme un virage crucial, la fuite silencieuse d'un nombre incalculable d'adolescents qui abandonnent la pratique religieuse sur le pavé du monde. La croix autour du cou, les jeunes s'éloignent de leur enfance religieuse, certains résistent, mais le temps vécu est plus fort qu'un baptisé sans culture, qui n'a pas appris à prier en se nourrissant de la Parole de Dieu. Alors, la Croix autour du cou, ils quittent en masse la pratique ecclésiale de leur prime jeunesse. Reviendront-ils ?

La rupture des treize ans (la puberté) est essentielle à la croissance spirituelle qui mène à la foi adulte. Elle fera comprendre combien la Croix du Christ a la dimension existentielle d'un don de soi, de justice et d'amour. Un enfant de la foule ne comprend pas comment mort et amour peuvent être associés, il lui manque l'expérience du temps, il ne peut rien en dire et ne peut que partir...

La fuite des treize ans est partout si connue et tant déplorée que le Directoire Général de la Catéchèse catholique (1997) demande instamment au monde entier, de réfléchir au difficile passage de l'enfance religieuse à la foi adulte qui se vit dans le temps intérieur de chacun et chacune³ (N°181).

Si dans la parabole, le chapelet remplace la corde qui tient la Croix, n'est-ce pas pour nous interroger sur l'initiation à cette prière chrétienne que nos ancêtres nommaient *lectio divina*, ou encore catéchèse biblique⁴, manière ecclésiale de prier le Christ avec la Bible, le Ressuscité dans le temps de nos vies ?

¹ Souvent, ils disaient leur chapelet quand, faute de culture, ils ne comprenaient pas le langage biblique de l'Eucharistie.

² Le mot *Christ* (ou *Messie*) est défini à partir de la Bible. Sans la Bible, pas de Christ !

³ Cette fuite des jeunes en début d'adolescence est encore plus gênante quand il s'agit de la Confirmation. L'Esprit descend, et voilà que tout le monde s'en va ! La phénomène semble mondial. Que se passe-t-il ?

⁴ Avec les deux temps connus des Pères de l'Église, le *lait des Écritures* qui donne la culture biblique de la prière, et les *nourritures solides* qui imposent l'engagement personnel (Hé 5,11-14).

Quand l'espace religieux laisse la place à la Vie dans le temps de nos vies

Les jeunes sortent de l'église la croix autour du cou ! Un chapelet aurait peut-être mieux éclairé le port de cette Croix du Christ qui donne sens à la vie baptismale. Le don de Dieu au Golgotha invite les disciples à se donner aux autres; alors l'Amour d'en haut se répand sur la terre. La corde au cou évoque plus la mort que la vie, alors que le disciple porte une charge divine. Le chapelet de prières souligne la relation intime qui unifie le chrétien. En toute confiance, le baptisé se donne au Christ qui s'est donné à lui. Mystérieux échange de l'amour éternel ! L'Amour d'en haut appelle le don de soi, et Jésus affirme que son *joug est aisé et son fardeau léger* (Mt 11,30).

Que peut-on comprendre à treize ans de ce mystère eucharistique ? Ces jeunes sont encore à l'âge où l'on balaie les langages religieux acquis de leurs parents, et la corde au cou est bien réalité.

La Pâque chrétienne se vit dans le temps intérieur où s'édifie la mémoire de chacun, pas dans l'espace religieux d'une enfance qui se meurt. Comme la Bible le souligne dans l'histoire d'Abraham (Gn14,3), *treize ans* est un tournant capital dans la vie de foi¹. Tournant essentiel, rupture où les langages symboliques mutent de l'espace au temps, modifiant en profondeur le rapport personnel du priant à son Seigneur. À l'adolescence, le sens de la vie devient primordial : « Où vais-je ? Qui suis-je ? Et que vais-je devenir ? ».

La foi chrétienne révèle que le Christ répond à toutes ces questions puisqu'elle n'est pas la croyance extérieure d'un savoir positif. La foi en Christ (*fides*) est la confiance absolue dans l'Autre et dans les autres. Cette mystérieuse confiance bouleverse l'humanité, et nous démarque de la croyance religieuse des païens parce qu'elle intègre le doute, ou plutôt *l'incertitude* qui est en fait la liberté du croire.

Sur la montagne (de la prière), voyant Jésus ressuscité, les disciples se prosternent devant Lui et ils doutent, mais s'approchant d'eux, Jésus leur parle... (Mt 28,16-18). Tous voient de ce « voir » intérieur (d'origine parabolique) qui caractérise la foi en Christ. Tous² doutent, car ce « voir » demande l'engagement du baptisé dans le Ressuscité de Pâques. Ce n'est pas une corde au cou, mais l'expérience d'une vie qui avance en Dieu au fil du temps. Cette vie chargée d'amour est éclairée par l'Esprit et nourrie par la Parole du Ressuscité.

Telle est la *fides* ! Cette confiance n'est pas la croyance extérieure d'un objet de savoir. Le disciple suit son Seigneur, l'imite et participe au portement de Croix comme Simon de Cyrène afin de ressusciter avec Jésus au fil d'un temps qui, jour après jour, devient *Vie éternelle* et *Résurrection de la chair*.

Jésus confirme : *Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie* (Jn 14,6). Ce mot *Vie* de l'évangile de Jean évoque la Lumière intérieure (*zoè* et non *psychè*). La vie baptismale dépasse largement le psychisme du psychologue, elle se situe bien au-delà de la croyance habituelle, elle est bien la confiance des uns et des autres, des uns pour l'Autre et pour les autres, confiance vécue dans l'universelle humanité.

La Croix du Christ n'est pas portée au cou comme la corde du condamné, mais par l'écoute de la Parole biblique, par cette Vie spirituelle de plus en plus amoureuse, mystérieux dynamisme qui enrichit l'humanité entière dans l'intimité des disciples que la Trinité divine nourrit jour après jour.

¹ Gn 14 insère dans l'histoire d'Abraham un curieux récit symbolique apprécié des anciens, mais peu connu aujourd'hui.

² En Grec, *oi* ne signifie pas *quelques-uns* ou *certaines* comme dans de timides traductions « grand public », mais bien tous les disciples. L'Évangile nous inclut dans son texte puisque nous ne sommes pas la foule.

La Trinité divine est « économique »

Les chrétiens sont les seuls à croire en la Trinité divine. Ce Dieu « UN en trois Personnes » est essentiel à la foi en Christ. Alors deux questions se posent :

(1) Pourquoi la triade céleste est-elle nécessaire pour vivre en Alliance avec le Vivant de la Bible alors qu'elle n'est acceptée ni par les juifs, ni par les musulmans. Fils d'Abraham eux-aussi, ils se tournent vers le Dieu UN, mais qui – pour eux – ne semble pas être trois personnes distinctes. Comment expliquer une Trinité divine qui serait primordiale pour les uns et impensable pour les autres ?

(2) D'ailleurs, d'où savons-nous que le Seigneur qui « parle » dans les Écritures appartient à un tel trio ?

Ce Dieu qui vient à l'homme

Avant d'entrer dans ces questions inévitables, refusons de nous fixer sur le triangle équilatéral doré et rayonnant qui décore nos églises depuis le dix-septième siècle. Cette chosification de la Trinité, présentée comme une parfaite figure géométrique, aurait été considérée dans l'antiquité comme idolâtre et hérétique.

La découverte de la science géométrique et de ses figures parfaites, sous-jacente à l'efflorescence désordonnée d'une vie de surface, marque en profondeur le siècle de Louis XIV. C'est Lenôtre et ses jardins à la française organisés en carrés et rectangles; c'est la cité de Richelieu où toutes les rues se croisent à angle droit, etc... Un tel *esprit de géométrie* défendu par Galilée, fut moqué par Pascal qui, dans ses *Pensées*, appelle à la finesse et à la charité. Ainsi le Vivant de la Bible est-il devenu la parfaite figure géométrique à la française. En termes scientifiques, Dieu est dit « équilatéral ». La Révolution française s'en souviendra, la Trinité d'en haut exprimera l'égalité absolue des personnes d'en bas. Dans un éclair de génie, Victor Hugo, le franc-maçon, poussa plus loin la symbolique dans la Légende des siècles : « l'œil était dans la tombe et regardait Caïn ». L'œil se fixa au milieu du triangle. Voilà comment le Vivant se réduisit à la conscience morale de l'individu humain. Le surgissement de l'esprit de géométrie eut ainsi d'immenses et dramatiques conséquences.

Notre triste histoire m'est revenue quand j'entendis ce curieux refrain à la prière universelle de la messe du jour : « prions *la Trinité* au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ». Le trio céleste n'est plus seulement fixé dans une figure extérieure à l'humain, il s'est durci dans la structure même de la parole et de la prière. Tels seraient les dégâts de l'esprit de géométrie, principe d'une science positive qui bétonne les têtes. Ce serait au point que le mouvement du Créateur vers ses créatures, teneur essentielle du Credo chrétien, n'est plus perçu par nos têtes positivées qui réduisent tout écrit au premier degré de mots nullement paraboliques. Quand la Trinité est figée en trois Personnes qui nous ressemblent, pouvons-nous encore accéder à *la vie éternelle et à la résurrection de la chair* ? (1 Co 15,44).

Si l'on en croit saint Irénée de Lyon (130-202 ?), la Trinité était jadis qualifiée d'économique (*oikionomos*), car le Vivant de la Bible apporte et donne sa règle de vie au genre humain, à toute la famille d'en bas. Irénée prend l'image biblique de l'artisan qui fabrique un vase sur son tour. L'argile (d'Adam), posée sur le tour qui tourne, est saisie par les deux mains de ce potier. Celui-ci est le Père des cieux, sa main droite est son Fils, sa main gauche son Esprit. Le Fils symbolise l'Homme exemplaire que le Père désire, l'Image de Dieu que Jésus a donnée (*Ecce homo*). En même temps, l'Esprit façonne la cavité du vase qui prend peu à peu la forme intérieure de la justice et de l'amour que le Potier divin souffle au cœur de ses créatures.

La *Trinité économique*, toujours active et nullement figée au ciel, révèle le mouvement de Dieu vers l'humanité priante qui, grâce à Dieu, réalise son ascension vers les cieux...

Le Père, son Fils et son Esprit forment une unité. L'image d'Irénée le confirme. De cette unité, jaillit le mouvement du ciel vers la terre qui se change en montée de la terre vers le ciel. C'est alors *la vie éternelle et la Résurrection de la chair*.

Le mouvement de cet aller-retour est directement nécessaire à nos vies, plus évident pour nous que les invisibles Personnes qui le réalisent avec chacune sa fonction différente. Toutefois, cette différence des entités divines met en lumière la complexité de l'être humain *créé à la ressemblance de Dieu*; nous sommes à la fois *âme* vivante de la Vie même du Père, corps de chair et parole de sens. La trinitarité de notre être créé nous place au-dessus du simple animal. La Révélation biblique transcende celle de Darwin.

Le mot *Personne*, donné aux entités trinitaires, introduit une regrettable confusion. Il vient du mot latin *persona* (avec un seul *n*). Le terme évoque le masque qui recouvrait le visage des acteurs antiques, et fut choisi pour souligner *le mystère* de l'Être divin qu'il ne fallait pas confondre avec ce que nous sommes. En clair, la Trinité divine n'est pas un trio de personnes situé quelque part au ciel, « Elle » est l'amour divin qui fait mouvement et s'approche de nous pour nous permettre d'entrer en « Elle ».

D'où le savons-nous ?

Par la prière des psaumes : *Seigneur, envoie-nous ta lumière et ta vérité, qu'elles soient nos guides, qu'elles nous conduisent à ta montagne sainte, dans ta demeure* (Ps 43,3).

La *lumière* de Dieu (hébreu : '*or*') est l'Esprit saint que le Père souffle sur les humains du monde entier. Dieu est Esprit, ainsi se communique-t-il à nos esprits (Rm 8,15-16).

La *vérité* de Dieu (hébreu : '*émet*¹') évoque ce que nous devons vivre dans la chair. Avant même qu'il ne se soit incarné en Jésus-Christ, le Fils est déjà l'amour du Père. Par son Incarnation, ce Fils témoigne des entrailles de ce Père dont il est indissociable.

Avant qu'Irénée nous propose l'image du Potier divin, l'agir du Père (lumière et vérité) résonnait de manière trinitaire. L'Incarnation a simplement confirmé dans la chair la Révélation du Vivant de la Bible, ce Dieu dynamique toujours en mouvement parce qu'il est amour.

Mais si l'esprit humain, obsédé par le monde, se fixe sur l'espace scientifique, la vérité positive exclut la lumière divine de notre vie. Ni idée fixe, ni dogmatisme ne peuvent saisir la Trinité parce qu'elle est mouvement et vient à l'homme dans le temps en esprit et en vérité.

Dans le temps vécu de l'intérieur², pas d'abord dans l'espace religieux des enfants de partout !

Ainsi la parabole du chapelet reçoit-elle sa lumière de la Vie trinitaire. Nous pouvons tous chanter ce beau verset biblique : *Le Seigneur s'approche de ceux qui l'invoquent en vérité* (Ps 145,18). Oui, Dieu s'approche, Il est mouvement puisqu'il est l'amour qui vient s'incarner en nous : révélation essentielle du *Credo* baptismal. Nous retrouvons la symbolique de notre parabole du chapelet autour du cou.

¹ Même racine hébraïque que le *amen* de la liturgie, qui pourrait être traduit par *confiance* !.

² Ne pas le confondre avec le temps technique et inhumain qui rythme au dehors la ligne passé-présent-futur.